

peut-on ...et doit-on parler d'

ÉCOLOGIE CULTURELLE ?

DEFINITIONS

A partir de « Oïkos », on sait que le mot « écologie » désigne « la science des relations de l'organisme vivant avec son milieu, c'est-à-dire, dans un sens large, la science des conditions de son existence » (Haeckel).

L'homme, être vivant, est donc l'objet d'écologie générale et spécifique, et, tirant de la nature ses moyens de survie et de développement, il participe aux écosystèmes qui décrivent les mécanismes des relations de chaque espèce avec son environnement global, physique ou lui-même vivant et notamment par des relations nutritionnelles qui limitent mutuellement le développement des espèces. Mais, dans la mesure où les écosystèmes tendent vers un certain équilibre de ces espèces, équilibre d'ailleurs évolutif, on peut dire que l'homme les transgresse en ce qu'il est capable d'établir avec son milieu des rapports d'une nature et d'un rythme différents des leurs et qui modifient ce milieu très spécifiquement.

L'homme a en effet cette faculté propre de construire des artefacts c'est-à-dire des objets artificiels, nombreux et divers, et à base minérale, lui donnant apparemment une maîtrise sans doute momentanée mais très forte du milieu voire une indifférence et un isolement relatifs par rapport à ce milieu : c'est là une première émergence de la culture, ce mot étant entendu ici dans le sens anthropologique le plus général.

Si, comme telle, la culture peut se définir au-delà de l'écologie, il serait alors inapproprié de parler d'écologie culturelle. Parlant seulement d'écologie humaine, on aurait alors le choix de définir celle-ci ; soit comme la science étroite des rapports directs de l'homme au monde biologique, et en tant qu'élément d'une écologie que dépasseraient de toutes parts les relations de l'homme à tout son milieu, soit comme science globale des rapports de l'homme à son milieu, y compris celui de ses « artefacts » notamment ceux qui relèvent de l'architecture et de l'aménagement.

Ce qui charge encore la question d'une certaine confusion, dans le discours écologique actuel — qui débordait comme on sait très largement l'usage des spécialistes — c'est que, outre l'insuffisance des précautions prises au niveau de ces définitions, on y passe volontiers et subrepticement du constat des faits aux exigences de ce qu'on estime qu'on devrait faire.

Il y a donc loi et loi : loi physique ou biologique fondamentale et loi écologique viable pour autant que l'homme n'ait pas le pouvoir ou l'inconscience de la démentir, pour autant en somme, que l'homme lui attribue une finalité qui lui dicte sa propre conduite.

LES CULTURES SYNTHÉTISANTES

On peut dire que l'homme d'avant le déchaînement progressif des civilisations historiques du type occidental, a façonné toujours son milieu dans l'éclairage d'une pensée synthétisante et totalisante.

Pensée qui eut le double don d'exclure certaines transgressions majeures du milieu biologique, et de compléter certaines des données du système vital (ou écosystème) par la mise en place de systèmes de l'ordre culturel. C'est dans ce sens seulement qu'on pourrait donc effectivement et contrairement à notre approche initiale parler d'écologie culturelle.

Il faudrait alors déterminer dans quelle mesure un système global doué d'une certaine cohérence pourrait à la fois rendre compte de l'écologie naturelle dont les lois sont déterminées, et de cette écologie culturelle qui, par la médiation des images symbolisantes, imprime à la totalité des rapports homme-milieu, des règles d'une efficacité comparable, par le détour de la pensée et de la volonté, par le jeu de l'imagination et de l'art.

FONCTION ÉCOLOGIQUE DES CULTURES SYNTHÉTISANTES

Il est important, à l'heure où nous prenons conscience de la transgression systématique des lois de l'écologie par l'homme, dans l'ère industrielle, de voir, en gros, comment fonctionnaient ces systèmes culturels au-delà des éco-systèmes.

Nous remarquons d'abord que l'incidence de l'explication symbolique sur le comportement en se borne pas à susciter des fabrications d'artefacts ou des limites à cette fabrication. Voici que s'invente tout un comportement actif, mettant en action le corps individuel et le corps social, sous la forme d'une gestuelle élaborée, qui emprunte à la nature l'ordre chronologique manifeste dont l'homme est le témoin (régularité des nuits et des jours, des saisons, des

monstruations, des générations, etc...) et le traduit dans un espace dont l'organisation naturelle est plus équivoque (l'apparence de l'environnement dans ses données statistiques, est au premier abord confuse : seules son étude et sa pratique font apparaître des régularités d'aspect, moins évidentes que le changement de ces mêmes aspects à travers la durée).

Au-delà des attitudes des sociétés paléolithiques liées fermement et prioritairement à l'ordre biologique par les moyens mêmes de leur survie : chasse et cueillette, suivons le processus culturel à travers la plus grande révolution de l'éthologie humaine qui, avant la révolution industrielle, a troublé la loi éco-systémique originelle : à savoir l'émergence de l'agriculture dans les sociétés néolithiques.

Pas davantage il ne s'est agi seulement de fabriquer certains artefacts propres à éventrer la terre et à conserver les surplus résultat de cette technique de domestication des cycles de la végétation.

Il s'est bien agi aussi de confier une part des graines recueillies à la terre, au lieu de se nourrir de toutes, pour les recueillir au centuple.

Ces observations convergent vers l'idée que, des temps préhistoriques aux temps historiques, la nature n'a cessé de constituer pour l'homme un ensemble complexe, cohérent et plein, dont la signification par rapport à lui ne cesse de doubler l'apparence propre, dont l'usage pratique est toujours intégré à la fonction symbolique, ensemble auquel on ne donne pas non plus sans recevoir.

En somme, avant d'être méconnue au point d'être saisie faussement comme une inépuisable réserve de matériaux propres à fabriquer sans limite ses artefacts, la nature fut pour l'homme la source parcimonieuse de ses biens matériels, non point seulement arrachés à elle, mais aussi confiés en elle comme « en nourrice ». Comme telle, la nature est le siège significatif de la vie culturelle à laquelle, dans l'organisation de la vie globale, elle confère, en somme, la présidence des mécanismes de la vie éco-systémiques. Et de même que dans l'écosystème naturel, cette insertion pratico-culturelle de l'homme ne va pas sans conflit ni perte. Conflit et perte sont bien le lot de l'équilibre éco-systémique. Le fait est que si les catastrophes géologiques climatiques, voire internes aux comportements biologiques, n'ont jamais épargné la nature sans l'homme (au point de compter comme facteur décisif de l'évolution) les catastrophes n'ont pas épargné non plus les mondes plus élaborés où la culture achève de clore et de perfectionner un système de vie que la nature a laissé en-trouvert.

Tenons toutefois pour acquis que dans les sociétés traditionnelles, les lois naturelles et les lois culturelles ne cessent de se conforter mutuellement.

LE TROUBLE PORTE PAR LA SCIENCE

En fait, les concepts de la nature et de culture ne sont que des deux faces de perception d'un même objet :

Pourtant, à l'intérieur de la civilisation occidentale et de son universalisme qui lui vouait l'univers, le terrain est miné et par la science elle-même : l'appréhension des phénomènes, elle, nous a bien contraints à la spécialisation des domaines d'investigation et des points de vue : cette démarche distributive a tué la saisie unitaire de la vie et du phénomène humain, mais elle a, en revanche, été comme l'on sait, extrêmement féconde non seulement dans l'élaboration de la technologie des artefacts, mais d'abord dans l'approfondissement et le tri des informations permettant de forger d'autres types d'explication de la

Nature que celles qui, religieuse ou magique, émergeaient de la pratique écologique et synthétique.

A ce niveau a surgi un nouveau malentendu, car le propos profond de la science est pourtant bien lui aussi globalisant : mais seul le véritable savant la perçoit ainsi dans son entreprise d'explication synthétique, et non les techniciens et spécialistes enfermés dans une recherche ponctuelle, ni le public scientifique ou profane pratiquant une science fragmentaire, pas même le technocrate, dont la synthèse des acquis des techniques ne se fait pas au niveau du fondamental, mais à celui de la gestion, c'est-à-dire de l'opportunité immédiate la Nature et la Culture ne s'épuisant que dans la longue durée. Et jusqu'à la confrontation des disciplines scientifiques de l'activité humaine qui présentent des explications qui s'excluent, et tendent à faire exploser toute vision cohérente du monde, et à inspirer des éthiques contradictoires.

La nouvelle écologie issue de l'une de ces disciplines serait-elle l'annonce d'un nouveau savoir global qui en finirait avec ces guerres scientifiques ? Nous mène-t-elle à la véritable anthropologie ? Que lui apprend-elle ?

La conservation, c'est-à-dire la stabilisation à laquelle tend tout organisme vivant, du plus simple au plus complexe, est, comme on sait, particulièrement redevable de sa réussite aux procédures de régulation qui ont le don d'aller, de compenser, d'éviter les accidents d'emballage ou de frein. Au bout de ce jeu, la mort n'en n'est pas moins inéluctable, et le phénomène de réplication, qui sous-entend toutes les formes de reproduction des espèces est là pour la compenser.

Certes, en passant du stade de l'être vivant à l'ordre de la société, bien des facteurs changent, et notamment la notion de durée. Mais enfin, c'était bien la fonction de la culture traditionnelle de tendre à maintenir la société, sinon pareille à elle-même du moins en symbiose avec le milieu, éventuellement en s'adaptant à l'évolution du milieu. Et, de même que la vie est dotée d'une faculté répliquative, depuis la structure de la molécule d'ADN jusqu'au mammifère, de même cette faculté se retrouve au sein des systèmes culturels grâce aux processus d'initiatives, aux prises de possession des expériences fécondes, etc...

Il est remarquable que les systèmes culturels doués de cette faculté de complexifier les organisations humaines, mais en même temps de les rendre résistants à la diversité considérable des environnements, les aient doués également de ces facultés de survie grâce aux dispositions de leurs régulations internes.

LE RECOURS AUX « SCIENCES HUMAINES » : ECOLOGIE ET ECONOMIE - ECOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE.

En fait, cette vocation à tendre à mesure qu'elles s'élèvent et se complexifient vers leur propre unité, laissent encore la physique et la biologie étrangement isolées par rapport à ce nouveau savoir qu'on appelle les « sciences humaines ».

Bien plus encore que dans les sciences naturelles, il semble en ces domaines que selon les pétitions de principe qui fondent telle ou telle recherche on aboutisse à des calques d'une même réalité supposée, qui resteraient discordants, en tout cas insupportables. A l'autonomie des savoirs de chacune des sociétés traditionnelles dans lesquelles pourtant l'anthropologue découvre aujourd'hui une foncière unité d'attitude, se substituent des savoirs doués chacun d'une prétention universaliste et cependant qui



ne se raccordent pas et parfois s'excluent plus radicalement que les sciences naturelles entre elles (qui tendent aujourd'hui — au stade plus avancé auquel elles parviennent — à se fondre). D'autre part, les biens culturels, entendus comme capital de croyances, de pratiques et de patrimoine, se dissolvent plus rapidement encore que ne disparaissent les espèces biologiques. Une sous-culture moyenne, confuse, entropique, c'est-à-dire à la fois désordonnée, émise et uniforme, se trouve rapidement substituée à la diversité des cultures traditionnelles : est-ce la fin des différences de nature et par contre l'exaspération des différences de niveau de force ? La loi de la concurrence économique n'est-elle pas en train de se substituer aux lois écologiques au point de passer pour une nouvelle expression d'une sorte d'écologie humaine globalisante qui, à l'échelle mondiale, opérerait parmi les hommes la sélection contraignant les personnes et les groupes à l'adaptation en les amenant durement, comme les espèces biologiques entre elles d'ailleurs, à s'équilibrer tout en se détruisant partiellement et tout en évoluant sans cesse ?

Cette similitude de la loi écologique et de la loi économique, pour trompeuse qu'elle soit, est tout à fait remarquable en raison de la radicalisation même d'une lutte utilisant et laissant pulluler les artefacts.

Mais c'est précisément à ce niveau qu'un comportement fondé exclusivement sur la contemplation du monde biologique considéré comme exemplaire révèle ses limites.

Ce n'est pas d'hier, c'est-à-dire de la naissance de la société industrielle, que l'homme est sorti du système des relations propres des animaux et des végétaux avec leur milieu. Il en est sorti dès qu'il fut homme, probablement même avant de l'être tout à fait. Et il n'aurait pas survécu justement à la dure loi écologique sans un esprit propre à la surmonter et à la compléter, tant pour ruser plus que ne ruse l'animal, que pour se contraindre à tuer au-delà de sa faim ou à ne pas tuer alors qu'il avait faim.

Il n'existe pas, à vrai dire — et les véritables écologistes le savent bien — de modèle écologique pour l'organisation de la vie universelle intégrant l'homme dont le compor-

tement ancestral a submergé la loi écologique en ce qu'il a intégré la recherche de risques supplémentaires, mais de risques calculés.

Apparemment dénué bien souvent de la connaissance précise de l'enchaînement rigoureux des causes et des effets, et par conséquent privé du sens inverse de la finalité rigoureusement opérante de ses actes immédiats, l'homme traditionnel compenserait cette ignorance par un sens de sa finalité globale qui prolongeait les effets écologiques de l'instinct. Aujourd'hui, éclairé sur la finalité courte de son comportement quotidien grâce à la connaissance des enchaînements des causes et des effets de détail, l'homme est incapable de justifier son comportement d'ensemble puisqu'il contredit toute finalité globale. Il s'agit là, éminemment, d'une carence culturelle, aucune création humaine ne s'étant substituée aux pensées et aux attitudes qui ont pu constituer dans le passé cette « écologie culturelle » que la science et l'économie ont rejetée en tant que pratique, mais qui toutefois, soulignons-le, est devenue à son tour, un objet de science et élément de culture du niveau rétrospectif et nostalgique.

Alors, en recherchant les motifs de l'efficacité d'un système, non pas dans la seule écologie naturelle, mais dans l'ensemble de la structure bio-historique, et elle-même évolutive, dans laquelle l'homme était inséré, nous découvrirons peut-être la nature de ce qui nous manque et qui est présent tant dans les systèmes culturels du passé que dans les systèmes biologiques de toujours.

Si certains mots devaient constituer des clés, je prononcerais moins aujourd'hui celui d'écologie ou par ailleurs d'humanisme, désormais chargés de ces ambiguïtés-là, que celui d'anthropologie. De retour du Brésil, voilà neuf ans, en mission de l'UNESCO, j'exprimais alors le souhait que le Brésilien devint l'anthropologue de lui-même : j'entendais par cette formule cette projection scientifique de son passé dans son futur, et non le sacrifice de sa culture à son développement ou inversement. L'univers se cherche aujourd'hui non moins que ses Brésils.

Michel PARENT